

soit en mourant pour lui. Cependant, j'avoue que j'aurais bien aimé à savoir le nom de cet homme. Il a piqué ma curiosité, en me nommant ma patrie. Son langage, d'ailleurs, le trahit, et je dirais même que ses traits éveillent en moi des souvenirs.

— Sont-ce ceux-ci ? dit le noyé ressuscité.

Il contracta en même temps ses traits d'une manière si grotesque, et si railleuse tout à la fois, qu'on aurait pu douter si sa figure était celle d'un homme.

— C'est en vain que tu te caches sous ce masque factice, dit Raoul piqué; si tu parviens à échapper à ma mémoire, tu n'échapperas pas à la tienne. Les folies, les sarcasmes, les fantasques bizarreries sous lesquelles tu t'abrites sont un faible rempart contre l'œil de Dieu, et même contre le remords de ta conscience. Comme mon noble compagnon, j'ose te citer au tribunal de Dieu, non pour t'accuser moi-même (je te pardonne, au contraire, tout le mal que tu as voulu me faire), mais pour te mettre en face de ton infidélité.

— Et moi, répondit le fanatique, après avoir tiré la langue et fait un geste moqueur, je te cite au tribunal que voici.

Les témoins de cette scène venaient tous de porter les yeux sur le fond des souterrains, où un certain mouvement paraissait s'opérer. On fit signe aux deux prisonniers de marcher de ce côté-là, et ils avancèrent confus, tête baissée, incertains du sort qui les attendait.

XXV

LA FORCE DANS LA FAIBLESSE.

— Tu souffres, tu n'es pas à l'aise, chatte blanche, disait le sire du Puiset à Roselle, dans un accès de tendresse. Je vois parfaitement à ta petite moue que quelque secret chagrin te mine ; mais le mal, c'est que tu ne me dis pas ta peine. Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

— Je serais bien ingrate, noble sire, s'il en était ainsi. Grâce à Dieu ! je n'oublierai jamais mes devoirs au point de ne pas payer de retour les bontés dont vous m'accablez. Certainement, ma reconnaissance vous est acquise pour la vie.

— Reconnaissance ! c'est sec. J'aimerais mieux un autre mot.

— Celui-là pour moi veut tout dire. Il signifie, affection, tendresse respectueuse...

— Point de respect. Tendresse tout court.

— Eh ! bien, tendresse, puisque vous le voulez, attachement, dévouement sans bornes, et, par dessus tout, une gratitude qui ne peut s'éteindre qu'avec moi.

— Approche, fillette, et pose là ta main dans la mienne. Et, pourtant, tu as quelque chagrin dans le cœur; je te vois pâlir, maigrir; tu manges peu, tu dors mal. D'où vient cela ?

La timide Roselle baissa les yeux, et ne répondit rien. Car, quelque effort que fit le sire pour être bon avec elle, il avait cependant toujours trop de ce qui inspire la terreur. Jusque dans ses caresses et sa familiarité, elle redoutait encore cet air farouche,

cette voix rauque, ces colères terribles auxquelles il se livrait si souvent. Le tigre, même quand il caresse, a toujours une griffe à la patte.

— Tu ne réponds pas : mais je vais répondre pour toi. Tu te repens de n'avoir pas épousé ton fiancé, et de n'être pas partie avec lui. Ai-je deviné ?

Deux grosses larmes jaillirent immédiatement des yeux de la jeune fille. Il était vrai que c'était là son plus gros chagrin.

— Je sais même, ajouta le sire, que tu songes à aller le rejoindre. A mon avis, c'est là une folie. Que tu fusses partie avec l'armée entière, tu n'aurais fait que ce qu'ont fait beaucoup de femmes, que ce qu'à fait la femme du comte de Paris (4) elle-même. Et, sans doute, avec quelque protection, tu aurais pu t'attacher à la suite de la comtesse...

— Non, non, dit vivement Roselle, je ne cherche pas les grandeurs; il n'y a pour moi qu'un seul être dans toute l'armée, et c'est mon futur époux, le sire de Louville.

— Je le conçois. Mais autant il eût été raisonnable pour toi de partir avec tout le monde, autant il le serait peu de partir seule... Tu fais-tu idée de la distance qui nous sépare des Saints-Lieux ?

— Il n'y a pas de distance quand on aime. Notre doux Sauveur Jésus-Christ me donnerait les forces nécessaires.

— Ensuite, songes-tu aux inconvénients de toutes sortes qu'entraîne un tel voyage : faim, soif, fatigues, chaleur, froid ?

— On est bien fort quand on aime. Mon fiancé a bien supporté tout cela : pourquoi ne le supporterais-je pas comme lui ?

— Tu ne songes pas qu'il est homme, qu'il est chevalier, qu'il est exercé, dès le bas âge, à tout ce qui fortifie les membres.

— A-t-il essuyé, comme moi, la pluie et le soleil, la faim et la privation ? A-t-il passé la nuit à la belle étoile, ou sous le porche d'une église ? J'ai fait tout cela, quand j'étais mendicante.

Ce trait de naïve humilité émut le cœur du sire. Il tenait ses yeux fixés sur cette douce figure, et se disait tout bas : C'est pourtant au Puiset qu'elle a dû tout cela !...

— Et puis, reprit-il tout haut, ton fiancé ne va pas là sans but ? C'est un motif puissant que celui qui le détermine ?

— Il n'en a qu'un, noble sire, et moi j'en aurais deux. Il va là pour Jésus-Christ, et moi j'irais pour Jésus-Christ et pour lui.

— Je vois, petite chatte, que ton parti est bien pris, et que tout ce que je pourrais objecter ne ferait que te confirmer dans ta résolution. Je le répète : cela me fait bien de la peine ; mais pourtant je ne m'y opposerai pas.

C'était un gros poids ôté de dessus le cœur de Roselle. Elle prit la main du sire, et la baisa avec tendresse. Une partie de ses vœux était déjà remplie ; mais il en restait encore une autre.

(4) Les grands vassaux, en guerre avec Louis le Gros, se plaisaient à lui dénier le titre de roi de France. La famille du Puiset, qui avait eu avec ce prince des démêlés particuliers, continuait à appeler son fils le comte de Paris.